

CD, compte rendu critique. JOSEPH CALLEJA : VERDI. Airs d'opéras de Giuseppe de Verdi (1 cd Decca)



CD, compte rendu critique.
JOSEPH CALLEJA : VERDI. Airs
d'opéras de Giuseppe de Verdi (1
cd Decca)... SUPERBE RECITAL
VERDIEN... Il est dans ce premier
récital monographique : Radamès,
Manrico, Alvaro, Carlo, Otello...
le visuel de couverture
l'indique sans ambages : voici
un programme tissé dans l'ombre
brûlante et tragique, une soie
noire plus qu'éclatante. Celui

que l'on trouvait parfois trop lisse, un rien maladroit sur la
scène, s'offre ici un bain de noirceur en bad boy... histoire de
prolonger son incursion dans le fantastique enivré halluciné
de Boito (Mefistofele, Munich, novembre 2015, [lire notre
critique du DVD Mefistofele de Boito avec Joseph Calleja](#)) ?

Incarnier, ciseler Verdi... Joseph Calleja fin verdien

Le ténor maltais le plus célèbre au monde (légitimement) se
plaît à décliner mille nuances d'un noir ténébreux, épais,
d'une richesse intérieure manifeste. Ténor plus intérieur
qu'héroïque, doué d'une belle ardeur tendre, en fin diseur
aussi, capable d'un chant intelligent qui sait nuancer (et pas

seulement hurler), Joseph Calleja montre derechef dans ce récital Verdi, qu'il est un remarquable acteur, jouant sur un style subtil et très incarné, articulé voire ciselé.

Radamès d'ouverture ouvre grand le souffle amoureux du général égyptien qui certes victorieux n'en finira pas moins emmuré vivant avec celle qui ravit son cœur (Céleste Aida)... D'emblée le timbre du maltais Calleja impose un beau legato, ce vibrato finement contrôlé, surtout ce timbre « vieille école », celui des ténors du début du XX^e, laisse envisager un travail spécifique sur le caractère et l'intériorité, la couleur du sentiment, plutôt que la projection claironnante voire artificielle.

Ténor raffiné et noir...un Alvaro saisissant



Très proche du théâtre parlé, celui inspiré par **Schiller** ou Victor Hugo, la plage 4 avec son ample et suave solo de clarinette (au timbre si proche de la respiration et du grain de la voix), affirme une gravitas, sombre (graves larges), celle

d'Alvaro (dans ***La Force du Destin***) qui songe à Leonora, la bien aimée désormais inaccessible... et maudite, perdue comme lui : en acteur saisissant toute la profondeur douloureuse, saillante et tragique du héros, Joseph Calleja trouve le ton et le style corrects. **Son Alvaro ne manque ni de finesse ni d'épaisseur émotionnelle.** En exprimant toute l'intériorité du héros verdien, ici du ténor capable de langueur sourde et inquiète, le chanteur maltais réussit à transmettre ce qui manque à beaucoup de ses confrères (plus démonstratifs et aussi puissants), l'épaisseur voire le trouble psychologique :

êtres du doute, de la malédiction... ses héros inscrivent directement Verdi dans les premiers belcantistes dont évidemment Donizetti. Ses phrasés naturels et articulés avec finesse, son intelligibilité en italien... regardent plutôt du côté de l'élégance incarnée, plutôt que vers l'intensité extérieure. Ici le personnage souffre (avec la clarinette, d'une somptuosité tragique canalisée). La couleur et le caractère sont justes. La réussite est totale, et l'art du ténor riche en nuances émotionnelles parfaitement maîtrisées. La délicatesse (un rien surannée dans sa couleur naturelle et son élocution très canalisée) éclaire les déchirements du héros verdien : âme brulée, détruite... sacrifiée, et pourtant n'aspirant qu'à trouver la paix et le salut. Son Alvaro est la plus grande réussite de ce récital VERDI. De fait, dans la même veine intérieur, tiraillée, tragique mais toujours proche du texte, son Carlo est d'une inspiration égale : à la fois articulée et raffinée : là encore la personnification d'un jeune homme, amoureux exalté mais fatal, condamné à une errance malheureuse.

La réussite est totale. Un accomplissement qui redonne un peu d'éclat au label Decca, hier, le premier label des grandes voix lyriques (mais depuis la transfert de Kaufmann chez Sony), les choses ont un peu évolué...

CD, événement, annonce. VERDI / JOSEPH CALLEJA, ténor. Airs d'opéras de Verdi. Avec Angela Gheorghiu... (Don Carlo, Otello). Orquestra de la Comunitat Valenciana. Ramón Tebar, direction. 1 cd Decca.

Cd événement, annonce. MARA DOBRESKO : Soleils de Nuit (1 cd PARATY 2017)

Cd événement, annonce. MARA DOBRESKO : Soleils de Nuit (1  cd PARATY 2017). 1001 nuances de la nuit... La pianiste roumaine Mara Dobresko signe en un parcours semé de scintillements nocturnes, l'un de ses programmes les plus personnels : « *Notturmo, Nocturne, In der Nacht, Nuit, Dans l'air du soir, Clair de lune, berceuse...* »... Eloge de l'intime accordé au songe de la nuit, chaque pièce ici réunie et enchaînée, raconte toujours l'éloquence secrète d'un temps suspendu, appel au rêve, à l'enchantement, mais aussi à une écoute « chopinienne » qui invite l'auditeur à une véritable écoute murmurée et intérieure : sous ses doigts enchanteurs, le clavier devient vertige poétique, temps élastique, couleurs de l'invisible : c'est un acte de foi, un jardin secret et une esthétique qui force l'admiration par l'exposition assumée des nuances piano, pianissimo... « **Soleils de Nuit** » enregistré à l'été 2017, Salle Colonne à Paris, édité en ce début 2018 par Paraty, redéfinit l'espace (vaste) des champs allusifs dont est capable le piano ; dessine aussi une manière autre de vivre la musique : enchaînant alors sur le mode du repli et de la vie intérieure, Grieg et les 2 Schumann (Clara d'abord, puis Robert), Vieru et Respighi, Britten et Hersant, entre autres ... sans omettre Dinu Lipatti, Tchaikovsky, et Oscar Strasnoy. La porte ouverte dévoile un continent inexploré qui dans l'interstice opéré, garde tout son mystère. Magistral. A venir, notre grande critique du cd Soleils de la Nuit par Mara Dobresko, piano (1 cd PARATY 2017), dans le mag cd dvd livres de classiquenews. CD élu « **CLIC** » de **CLASSIQUENEWS** de février 2018.



Cd événement, annonce. MARA DOBRESKO : Soleils de Nuit (1 cd PARATY 2017). « CLIC » de CLASSIQUENEWS de février 2018



AGENDA

Concert de lancement du disque SOLEILS DE NUIT par Mara Dobresko – Vendredi 26 janvier, PARIS, Salle Colonne / Carte blanche à Mara Dobresko et ses amis, musique autour de la Nuit... Schubert, Schumann, Debussy, Hersant, Enesco...

RESERVER VOTRE PLACE

<https://www.lepotcommun.fr/billet/bhkzg0fl#?participantsPage=1&transfersPage=1>

Salle Colonne, PARIS / 94 bd Auguste Blanqui 75013 PARIS
Métro Glacière

ENTRETIEN

ENTRETIEN AVEC MARA DOBRESKO. Chez Paraty, la pianiste  roumaine **Mara Dobresko** publie l'un de ses albums les plus personnels : « **Soleils de nuit** ». Eloge du clair-obscur, voyage des contrastes solaires et crépusculaires... dédié à l'enchantement enivré de la nuit, de Notturmo en berceuse et Nocturnes, voire Clair de Lune, c'est un programme serti de Soleils de nuit qui ont pour noms : les deux Schumann, Lipati, Piotr Illiytch, Claude de France, Philippe Hersant... Vision poétique d'un interprète entre songe et subtilité. Classiquenews interroge la pianiste sur le pourquoi et le comment de ce nouvel album plutôt convaincant. [**EN LIRE +**](#)



**Compte- rendu critique.
Paris, Palais Garnier, le 13
janvier 2018. HAENDEL :
Jephtha. Christie, Guth**

Compte- rendu critique. Paris, Palais Garnier, le 13 janvier 2018. HAENDEL : Jephtha. Christie, Guth. Pourquoi s'entêter à reprendre ici l'oratorio (ultime) de Haendel, le plus méditatif et le plus introspectif et qui de facto ne se prête que difficilement à la mise en scène. C'est comme vouloir éclairer un temple qui est conçu pour l'ombre et le mystère et perd dans ce « déballage » manifeste, toutes ses vertus originelles, en suggestion et poésie... Las, après 1959



où il était déjà présenté, ce Jephtha 2018 est peu voire trop peu passionnant : nouvel avatar parmi les ratages lisses et ternes de la mise en scène contemporaine. Haendel devenu aveugle pendant la composition de son ultime sommet, y laisse pourtant un enseignement de sagesse et de renoncement. Tout s'enchaîne de façon mécanique, sans poésie ni « secret », où l'on recherche en vain ce testament musical et spirituel annoncé.

Guth s'embourbe dans un flot de détails et de symboles / signes répétitifs, d'une naïveté qui frise le ridicule. Pourquoi vouloir tout montrer et expliquer quand la musique est aussi éloquente et... souvent sublime ?

Dramatiquement, l'impuissance des époux Jephtha et Storgè (la plus révoltée : véritable élément de rébellion contre le dictat divin), la candeur angélique de leur fille sacrifiée Iphise... sont des éléments au fort contraste dramatique. On s'étonne que le metteur en scène n'ait pas exploité tout cela avec plus de force et de ... mesure. L'épure est au centre d'un genre que Haendel a pourtant transfigurer : du drame le plus narratif à l'oratorio le plus allusif.

Visuellement, le déjà vu fait chuter la tension et l'intérêt des tableaux. Costumes, décors demeurent anecdotiques, troublant souvent la lisibilité des situations et des relations entre les protagonistes. On frise quand même le détournement de l'oeuvre en glissant des sons parasites, comme

des ondes traitées en direct, menaçant les équilibres originels conçus par Haendel.

Les oratorios anglais du Saxon, sont parmi les oeuvres les plus méditatives où le choeur revêt un rôle central dans l'approfondissement spirituel de l'action. Tout cela est ignoré et maltraité par la mise en scène qui semble étrangère à ce miracle poétique haendélien.

Dans cette dilution sans inspiration, rien que narrative et superficielle, le geste des Arts Florissants semble ce soir étrangement pesant, lourd, étiré jusqu'à l'usure désincarné : sans drame, sans enjeu, sans nerf tout s'effiloche et risque l'ennui... L'ange de délivrance de **Valer Sabadus** sonne faux et hors propos, d'une acidité anti angélique ; **Philippe Sly** (Zebul) reste inaudible ; **Tim Mead** tire son épingle du jeu (Hamor bien chantant et fiancé aimant, courageux d'Iphis, mais il faudra revoir sérieusement la technique vocalistique) ; tout est trop lisse et sans relief du côté de **Katherine Watson**, décidément étrangère à tout enjeu dramatique. Figure du fanatisme religieux, chef radicalisé, **le Jephtha de Ian Bostridge** frise quant à lui la surenchère investie : volcan trop investi qui retombe souvent à vide parmi ses partenaires atones. Le diseur schubertien se serait-il égaré sur cette scène où on ne l'a souhaité que mordant et halluciné ? Son amour paternel est écarté, refusant au drame de Haendel toute profondeur trouble dans l'exposition et l'expression des passions humaines (sa spécialité cependant). Ce jeu des contrastes frise la caricature. Et Guth se fourvoie totalement en un schématisme / manichéisme sans souffle. Avouons que dans cet exercice des échelles survoltées, **la Storgé de MN Lemieux mesure mieux ses effets** : sincérité de la mère impuissante mais révoltée. Globalement, voilà qui en dit long sur l'état actuel du chant baroque.

Heureusement que les choristes des Arts Flo défendent le raffinement d'une oeuvre qui gagne ce soir, par l'absence des protagonistes, ou le déséquilibre du jeu collectif, une belle réalisation surtout ... chorale. Inutile de nous apesantir sur

le dernier tableau : l'intervention de l'ange n'est pas délivrance mais accablement sur le sort de la pauvre Iphise qui finit sur un lit d'hôpital, vierge sacrifiée, empêchée définitivement d'être heureuse. Du reste dans cette vision aussi sombre que confuse de Guth, l'humanité écartée de toute espérance, est abonnée à la destruction cynique.

Les promesses de l'affiche n'ont pas réalisé ce que nous en attendions (nombreux problèmes de décalages entre l'orchestre et le chœur, rythmique vacillante)... Dommage. Est-ce dû au stress de la première ?

Le dernier Haendel attendra donc encore ses vrais interprètes capables d'en exprimer toutes les nuances spirituelles et sublimes. **Jusqu'au 31 janvier 2018 à Paris, Palais Garnier.**

Pour faire votre jugement : [diffusion sur France Musique le 28 janvier 2018, 20h](#)

LIRE ici notre **présentation de l'oratorio JEPHTHA, Jephté de Haendel (1751-1752)**

<http://www.classiquenews.com/claus-guth-met-en-scene-jephte-jephtha-de-haendel-au-palais-garnier/>

Cd, compte rendu critique.
PORPORA : Germanicus (Cencic,
3 cd Decca)



Cd, compte rendu critique. PORPORA : Germanicus (Cencic, 3 cd Decca, 2016)

– Enregistré à l'été 2016 en Pologne, voici une nouvelle production discographique qui tire son épingle du jeu et souligne l'activité exemplaire de Decca comme un éditeur encore capable de financer de nouvelles productions lyriques, – de surcroît baroques, dans un marché ... sinistré. Decca suit les jalons du défrichage opératique mené par le contre ténor

Max Emmanuel Cencic qui se concentre sur l'opéra séria du XVIII^e : après Catone in Utica, Adriano in Siria, Siroe... de respectivement Leonardo Vinci, Pergolesi et Hasse, surtout Alessandro de Haendel, voici donc Germanicus (Germanico in Germania) de Niccolo Porpora (1686 – 1768). Le portrait du général romain victorieux, Germanicus, celui qui a soumis les barbares germains (magnifiquement peint par Poussin au XVII^e car la figure est un modèle de héros noble et magnanime) se précise ici en particulier dans ses confrontations révélatrices avec son ennemi Arminius / Arminio. La figure d'Arminio es toin d'être anecdotique dans l'histoire de l'opéra : le sujet a été traité précédemment dans l'opéra de Haendel éponyme et qu'ont aussi ressuscité Cencic et son équipe dans un précédent coffret Decca. De fait, le militaire Romain apprend une forme d'humanisation fraternelle au contact de son ennemi Arminio, véritable héros germanique, icône même de la résistance du peuple Germain contre l'impérialisme romain. Biber au siècle précédent a écrit un opéra fameux faisant l'apologie du héros Germain, sorte de Vercingetorix germanique.

Ici dans une formulation propre au genre séria, l'humanité du vainqueur Germanicus est mise en lumière, apprise et révélée grâce au modèle de vertus (loyauté, courage, grandeur morale) incarné par Arminio. Ce dernier devait mourir mais frappé par

l'élévation morale du vaincu, le vainqueur se montre clément. C'est un canevas que Haendel a abondamment adopté, préfigurant l'esprit des Lumières, dans Bajzaet par exemple où l'on retrouve le même rapport vaincu sublimant son vainqueur / geôlier...



L'idée de restituer l'essor du genre séria en ressuscitant quelques ouvrages majeurs de la période baroque (XVIII ème) où pointent dans les années 1730 et 1740, la rivalité à Londres de Haendel et donc Porpora, permet aux solistes réunis autour de Cencic / Germanicus d'éclairer cet idéal lyrique où la virtuosité est la règle ; mais fusionnée avec l'intériorité,

elle peut faire surgir une caractérisation passionnante des rôles. **Germanico a été créé à Rome en février 1732.** L'ouvrage témoigne de cette écriture surornementée et majoritairement virtuose qui s'appuie au sein de l'école de Porpora (Conservatorio di San Onofrio à Naples) sur une discipline savamment équilibrée entre technique vocale (passaggi, ornés, vocalises, colorature...), théorie musicale (contrepoint, étude littéraire, ...), mais aussi pratique instrumentale (clavecin).

Autant dire que souvent les solistes confondent artificialité et expressivité omettant souvent la nuance et la finesse au risque de ne servir qu'un style répétitif et passe partout. Beaucoup d'entre eux se bornent à aborder tous leurs airs de la même façon, en une agilité mécanique qui demeure étrangère à toute sensibilité, ... d'emblée de rigueur au nom qu'à cette époque et en rapport avec la loi du genre, il n'existe pas d'individualisation nuancée possible. A cette formation s'est aiguisé l'art d'un Farinelli, son élève le plus emblématique et aussi, le protégé de Haendel : Caffarelli (6 années durant)

: c'est lui qui interpréta le rôle lyrique et dramatique d'Arminio. Germanico date de la période où le maître absolu du chant virtuose alla napolitana est aussi maestro delle figlie aux Incurabili de Venise (1726 – 1733).

Avouons que dans ce registre nous ne comprenons pas la présence familière à présent de la soprano colorature **Julia Lezhneva (Ersinda)**, véritable machine à dégainer un torrent de vocalises, d'une précision ahurissante, abattage électrisé à l'appui (intensifié par la prise de son proche du micro)... mais dénuée de toute intention expressive surtout introspective. Chanter le séria avec autant d'artificialité n'est guère servir le genre baroque. Voilà qui accrédite l'idée (fausse) d'un Porpora rien que démonstratif, en rien profond ni juste ou nuancé sur le plan des passions humaines. Passons. Idem pour – malheureusement, le Germanico plutôt gras et terne de Cencic, qui emboîte ainsi le pas du castrat de la création : l'alto Domenico Annibali : **Cencic a perdu tout éclat** dans une voix qui paraît à présent fatiguée, de surcroît affûblée d'un vibrato permanent qui semble voiler le timbre du début à la fin. Ce manque de relief et de nuances ne fait que mieux renforcer l'éclat du vaincu Arminio, véritable héros de l'opéra.

Plus intéressant car nuancé l'Arminio très incarné et humain de la soprano **Mary-Ellen Nesi**, tessiture ample et aigus rayonnants, avec un bel abattage dans le recitativos seccos (surtout dans les scènes très théâtrales, plus déclamées que chantées du III) ; sa tenue très convaincante offre au personnage, héros de la résistante germaine, la profondeur idéale face à volonté guerrière du vainqueur Germanico. D'ailleurs se sont surtout les chanteuses qui défendent l'idée d'individualités, capable de transformations pendant l'opéra : à ce titre saluons **la passionnante Rosmonda de Dilyara Idrisova** qui en épouse tiraillée du vaincu, exprime la complexité des sentiments qui l'animent, dans une situation très éprouvante. Même excellent travail pour la soprano mieux connue des français, Hasnaa Bennani qui fait un délicieux,

rayonnant et lumineux Cecina, – rôle travesti (capitaine de Germanicus).

La tendresse de son timbre, tout en moelleux, rétablit cette épaisseur humaine et fraternelle qui doit être présente dans tout seria. Nesi, Dilyara et Bennani font la valeur de cette première discographique.

Elles donnent l'épaisseur à l'intègre amoureuse; chaque individualités y est très sensiblement défendue, chacune dans des tessitures et couleurs qui servent heureusement cette caractérisation bien présente dans l'écriture porporienne.

D'autant que le mordant, âpre, très nerveux des instrumentistes de la Capella Cracoviensis, souvent électrisés par la baguette vivace de **Jan Tomasz Adamus**, rehausse encore l'enjeu souvent éruptif des situations. On mesure combien le public londonien a pu être saisi par la fièvre dramatique et la virtuosité vocale des opéras de Porpora.

CD, compte rendu, critique. PORPORA : GERMANICO IN GERMANIA (3 cd DECCA, juillet 2016).

Avec Hasnaa Bennani · Max Emanuel Cencic / Dilyara Idrisova · Mary-Ellen Nesi

Julia Lezhneva · Juan Sancho / Capella Cracoviensis – Jan Tomasz Adamus

Parution le 12 Janvier 2018 – 3 cd 0289 483 1523 9 – enregistrement réalisé à l'été 2016.

+ d'infos sur le site de DECCA :

<http://www.deccaclassics.com/au/cat/4831523>

Le Quatuor Van Kuijk à Poitiers

POITIERS, TAP. Quatuor Van Kuijk, le 11 janvier 2018. Ils portent le nom de leur premier violon (Nicolas Van Kuijk). Et malgré la consonnance du nom, ils ne sont pas belges mais... français. « Nés » en 2012, les Kuijk ont suivi un apprentissage formateurs auprès des « légendaires quatuors Berg, Hagen et Artemis » ; ils s'imposent par la maturité éloquente et l'intensité intérieure de leur approche. Un premier cd



dédié à Mozart a confirmé ce que plusieurs Prix internationaux ont distingué : une vérité collective, une expérience ciselée du verbe instrumentale. C'est l'une des formations chambristes les mieux inspirées et les plus directes aussi : sonorité affûtée et belle complicité. Les quatre mousquetaires de l'archet offrent au public de Poitiers en janvier 2018, une performance qui tient de l'équilibrisme ciselé : associant « 3 jalons importants de la musique de chambre » (surtout germanique). D'abord le premier Beethoven (Opus 18 n°3), – celui juvénile certes mais d'une fougue personnelle exceptionnelle qui l'affranchit du créateur du genre, l'inévitable et incontournable Joseph Haydn.

Puis, d'après le lied éponyme, La Jeune fille et la mort de Franz Schubert, contemporain à Vienne de Beethoven, dont les profondeurs introspectives explorent tout un continent du repli et de la psyché encore inconnus alors ; enfin, au siècle

suivant, Webern écrit un éclatement individualisé où chaque instrument s'approprie la vie particulière de chaque atome, en un bouillonnement simultané où jaillit la vie et la pulsion, entre ébullition et organisation. Il est question alors non plus du développement intérieur mais du sens même de l'écriture pour les cordes.

Leur clip de présentation les montre dans les secrets de la fabrique musicale en connection étroite, intime avec la nature ; à travers champs et prairies, au coeur du massif forestier, de nuit, à l'écoute de l'autre, les Van Kuijk, orfèvre d'un son authentique, – dense, éruptif, incandescent, apportent au concert, face au public, un peu de ce miracle sonore dont ils ont appris chacun la matière dans les profondeurs de l'ancre matriciel... A voir [ici](#), et à écouter surtout en concert. Encore embryonnaire, le répertoire français occupe une place à développer : seuls les Quatuors de Debussy (opus 10) et de Ravel (opus 35) paraissent aux côtés des incontournables Haydn, Mendelssohn, Beethoven, Webern, Schubert, Schumann... Maîtres de la ciselure chambriste, les Van Kuijk franchissent des territoires insoupçonnés dans un programme d'une secrète et profonde cohérence, associant ainsi Beethoven, Webern (opus 5) et Schubert (n°14).

Jeudi 11 janvier 2018, 20h30

Quatuor Van Kuijk

Nicolas Van Kuijk, Sylvain Favre-Bulle : violons

Emmanuel François : alto

François Robin : violoncelle

Programme

Beethoven : Quatuor à cordes en ré majeur opus 18 n°3

Webern : Fünf Stücke opus 5

Schubert : Quatuor à cordes en ré mineur D 810 « La Jeune
fille et la mort »

RÉSERVEZ

<http://www.tap-poitiers.com/quatuor-van-kuijk-2176>

durée : 1h20

VISITER aussi **le site du Quatuor Van Kuijk**

<http://www.quatuorvankuijk.com/quatuor-van-kuijk-français.html>

[#discographie](#)

Le Quatuor Van Kuijk au TAP de Poitiers

POITIERS, TAP. Quatuor Van Kuijk, le 11 janvier 2018. Ils portent le nom de leur premier violon (Nicolas Van Kuijk). Et malgré la consonnance du nom, ils ne sont pas belges mais... français. « Nés » en 2012, les Kuijk ont suivi un apprentissage formateurs auprès des « légendaires quatuors Berg, Hagen et Artemis » ; ils s'imposent par la maturité éloquente et l'intensité intérieure de leur approche. Un premier cd



dédié à Mozart a confirmé ce que plusieurs Prix internationaux ont distingué : une vérité collective, une expérience ciselée du verbe instrumentale. C'est l'une des formations chambristes les mieux inspirées et les plus directes aussi : sonorité affûtée et belle complicité. Les quatre mousquetaires de l'archet offrent au public de Poitiers en janvier 2018, une performance qui tient de l'équilibrisme ciselé : associant « 3 jalons importants de la musique de chambre » (surtout germanique). D'abord le premier Beethoven (Opus 18 n°3), – celui juvénile certes mais d'une fougue personnelle exceptionnelle qui l'affranchit du créateur du genre,

l'inévitable et incontournable Joseph Haydn.

Puis, d'après le lied éponyme, La Jeune fille et la mort de Franz Schubert, contemporain à Vienne de Beethoven, dont les profondeurs introspectives explorent tout un continent du repli et de la psyché encore inconnus alors ; enfin, au siècle suivant, Webern écrit un éclatement individualisé où chaque instrument s'approprie la vie particulière de chaque atome, en un bouillonnement simultané où jaillit la vie et la pulsion, entre ébullition et organisation. Il est question alors non plus du développement intérieur mais du sens même de l'écriture pour les cordes.

Leur clip de présentation les montre dans les secrets de la fabrique musicale en connection étroite, intime avec la nature ; à travers champs et prairies, au coeur du massif forestier, de nuit, à l'écoute de l'autre, les Van Kuijk, orfèvre d'un son authentique, – dense, éruptif, incandescent, apportent au concert, face au public, un peu de ce miracle sonore dont ils ont appris chacun la matière dans les profondeurs de l'ancre matriciel... A voir [ici](#), et à écouter surtout en concert. Encore embryonnaire, le répertoire français occupe une place à développer : seuls les Quatuors de Debussy (opus 10) et de Ravel (opus 35) paraissent aux côtés des incontournables Haydn, Mendelssohn, Beethoven, Webern, Schubert, Schumann... Maîtres de la ciselure chambriste, les Van Kuijk franchissent des territoires insoupçonnés dans un programme d'une secrète et profonde cohérence, associant ainsi Beethoven, Webern (opus 5) et Schubert (n°14).

**POITIERS, TAP
Auditorium
Jeudi 11 janvier 2018, 20h30
Quatuor Van Kuijk**

Nicolas Van Kuijk, Sylvain Favre-Bulle : violons
Emmanuel François : alto
François Robin : violoncelle

Programme

Beethoven : Quatuor à cordes en ré majeur opus 18 n°3
Webern : Fünf Stücke opus 5
Schubert : Quatuor à cordes en ré mineur D 810 « La Jeune
fille et la mort »

RÉSERVEZ

<http://www.tap-poitiers.com/quatuor-van-kuijk-2176>

durée : 1h20

VISITER aussi le site du Quatuor Van Kuijk
<http://www.quatuorvankuijk.com/quatuor-van-kuijk-français.html>
[#discographie](#)

Mimi et Rodolfo perdus dans l'espace

Compte rendu, opéra. PUCCINI : La Bohème. Claus Guth. Le 1er décembre 2017. Afficher Gustavo Dudamel, l'enfant prodige du Sistema vénézuélien (sinistré depuis la crise politique actuelle), était une promesse dévoreuse d'appétit médiatique.



D'autant que la dernière prestation du sémillant maestro latino, – pour le Concert du Nouvel an à Vienne le 1er janvier 2017, était restée... très convaincante. Après l'avoir dirigé à la Scala, Dudamel offre une réelle puissance expressive dans La Bohème de Puccini. Sûreté du geste, ampleur et précision de la direction, détails et nuances aussi dans la restitution orchestrale... tout indique un chef d'une carrure mûre et au métier solide. Pourtant les incursions lyriques du chef du Los Angeles Philharmonic ne sont pas si nombreuses.

La fièvre expressive y côtoie les épanchements lyriques, la suavité avec une certaine langueur. La palette des sentiments et la belle caractérisation des épisodes affirment de facto l'affinité du chef avec le théâtre puccinien. Visuellement, l'enthousiasme retombe gravement. Car Claus Guth imagine les bohémiens à Paris, perdus dans l'espace. Leur errance sidérale

prenant des allures d'incongruité nostalgique.

Mimi, Rodolfo... perdus dans le vide sidéral

Instable mais toujours aussi onctueuse et suave, **Sonya Yoncheva** fait une Mimi qui manque de sûreté dans les aigus ; **le Rodolfo du brésilien Atalla Ayan**, bien que nuancé et élégant, manque lui de volume. Le Marcello de **Artur Rucinski** déploie une puissance bienvenue, affirmant la virilité généreuse du personnage. Pétillante sans être vraiment stylée, la Musette d'**Aida Garifullina** vole la vedette de l'acte parisien collectif celui du café Momus. Etrange, voire maladroite – il faut le faire pour un opéra « facile » à mettre en scène, la direction d'acteurs manque singulièrement de constance comme de cohérence ; les chœurs sont excellents : vifs, mordants... et pourtant écartés de la scène. Comme mis au placard.

L'espace et la machine à remonter le temps volent au secours d'une relecture particulièrement compliquée : Mimi, Rodolfo, et leurs comparses, complices des années de Bohème à Paris, se



souviennent non sans nostalgie de leurs jeunesse sous la mansarde : d'où le vaisseau spatial qui les transporte sur les lieux de leurs années d'insouciance... La production impose comme souvent à présent à Bastille, des interludes avec force projection vidéo – vrai délire des metteurs en scène tout excités par le potentiel de l'image et de la vidéo. Tout cela sonne faux, hors sujet ; soulignant désormais le fossé entre une lecture respectueuse de la partition et la prise du pouvoir par le metteur en scène, à présent arbitre du temps musical. Piégé le spectateur crie à plusieurs reprises à la

trahison. On ne lui en tiendra pas rigueur. Loin s'en faut. Déjà, Warlikowski dans Don Carlos avait insisté à force de projos du même accabit, sur la solitude suicidaire de Carlos / Kaufmann. Ici même régime. Vidéo plutôt que musique. Hyperréalisme sordide contre aspiration à tout onirisme lyrique. Dans cette Bohème au régime, ... c'est Puccini qui est régénéré. Plutôt dénaturé. Avant cette affligeante production signé Claus Guth – totalement dépoétisée, La Bohème faisait salle comble par l'enchantement de ses tableaux d'une beauté visuelle certes consensuelle mais efficace, servante de la musique (si sublime). A force de nous infliger des mises en scènes laides et décallées, l'Opéra de Paris nous impose un régime agaçant, plus confortable à suivre à la radio, pour nous épargner la laideur répétitive des spectacles. Un comble pour la grande boutique qui doit veiller à maintenir l'économie de sa gestion. Pas sûr que cette production visuellement déconcertante et trop décalée compose le meilleur spectacle désigné pour la Fête : la féerie de Noël en prend un sérieux coup...

Compte rendu, opéra. PUCCINI : La Bohème. Claus Guth. Le 1er décembre 2017. Jusqu'au 31 décembre 2017. Attention, distribution et direction, changeantes. [Réservations, informations](#)

CD événement, compte rendu critique. MIRAGES / Sabine

Devieilhe, soprano (1 cd ERATO)

CD événement, compte rendu critique. **MIRAGES / Sabine Devieilhe, soprano (1 cd ERATO).**

En couverture sur un azur d'ange incarné, la jeune femme sourit, yeux levés au ciel : en signe de satisfaction et de plénitude ; augures d'une ivresse lyrique



permise aux auditeurs, d'une intensité juste rarement écoutée jusque là. Hier Rameau (dont elle chante la passion et ses vertiges baroques) puis Mozart (à travers la figure des sœurs Weber, sujets de la passion de Wolfgang), voici venir le temps du romantisme français, c'est à dire ce style vocal et cette période musicale où l'art d'articuler la fameuse déclamation française héritée de l'âge baroque et des Lumières, s'est accordée à la riche texture de l'orchestre, souvent brillamment coloré. Il faut une diseuse mais aussi une voix puissante et claire capable de porter un texte au dessus, et à travers de l'orchestre. Pari relevé, et chant vainqueur pour ce nouvel album « Mirages » où la voix maîtrisée, rayonnante de la soprano colorature **Sabine Devieilhe** réalise un tour de force, en subtilité, couleur, nuances; justesse d'intonation. Enregistré en février et mars 2017 pour Erato, ce récital en impose autant par la sureté et l'intelligence de la diva actrice et chanteuse, que la sélection des pièces choisies en un programme cohérent qui joue d'heureuses transitions. On se délecte de la finesse de Madame Chrysanthème ; de l'ivresse sensuelle et amoureuse des héroïnes prêtes à mourir : Lakmé (air des clochettes), Mélisande, pour l'amour qui les portent au delà d'eux-mêmes. Parmi les mélodies, on reste saisi par l'énigmatique mélodie, à la fois envoûtante et bien incarnée de **La Mort d'Ophélie de Berlioz**, sommet de la littérature

poétique, de l'ère romantique à ses débuts.



La jeune diva déploie une aisance expressive, une précision nuancée qui accompagnée au piano ou par l'orchestre se montre d'une exceptionnelle acuité : ciselant le texte autant que la note, cherchant, explorant, trouvant et colorant chaque caractère. Jamais maniérée ni forcée, le chant se montre allusif, naturel, percutant. Par l'étoffe veloutée de son timbre, des suraigus jamais démonstratifs et toujours charnus, « la Devieille » surclasse son aînée Dessay, dans Delibes, pour une Lakmé éblouissante d'intensité humaine (dans ce sens aussi touchante par cette tendresse à hauteur humaine et qui s'enfonce déjà dans la mort), aussi crédible que sa consœur, – autre jeune diva à suivre désormais, **Jodie Devos** dont CLASSIQUENEWS avait témoigné de [son excellente prise de rôle dans Lakmé justement en janvier 2017 : VOIR notre reportage Lakmé à l'Opéra de Tours par Benjamin Pionnier et Jodie Devos](#)). Sa vérité sublime le rôle par son épaisseur et sa simplicité écartant de fait toute virtuosité stratosphérique et artificielle. Ainsi l'on comprend que Lakmé ne se réduit pas uniquement à son air virtuose et décoratif des clochettes... loin s'en faut. **Sabine Devieille, comme dans sa Mélisande** diaphane et pourtant très présente, souligne la vérité du personnage, sa profondeur, son épaisseur, sa mémoire.

Et d'ailleurs Jodie Devos paraît ici pour la séquence extraite de l'acte II de Thaïs, autre âme foudroyée par l'amour, mais celui ci sacré et spirituel, jusqu'à l'immatérialité sensuelle et le renoncement total. On regrettera cependant le choix des Siècles, orchestre certes aux timbres d'époque, mais un peu trop court et infiniment moins nuancé que la diseuse Devieille, plus riche en accents fins et subtilement caractérisés. Orchestre et chanteuse avaient réalisé déjà Lakmé à Paris en 2014, et la phalange de FX Roth nous avait paru étrangement percussive et sèche. Heureusement, la juvénilité tout en nuances de la soprano colorature française, – rappelons le, révélée il y a quelques années, par Jean-Claude Malgoire à Tourcoing et qui l'avait invité pour

une fascinante Mélisande justement, confirme un tempérament à la fois sûr, puissant et très ciselé. Pour la voix et le chant intelligent de la diva : ce programme est un must absolu. [VOIR aussi notre reportage vidéo PELLEAS et MELISANDE de DEBUSSY par Sabine Devieilhe, sous la direction de Jean-Claude Malgoire, avril 2015](#)

CD, compte-rendu, critique. MIRAGES : opera arias and songs. Sabine Devieilhe, soprano. Durée : 1h03mn – 1 cd ERATO.

- MESSAGER, Madame Chrysanthème, « Le jour sous le soleil béni »
 - DEBUSSY, Pelléas et Mélisande, « Mes longs cheveux descendent »
 - DELIBES, Lakmé, « Où va la jeune hindoue » (Air des clochettes)
 - DELAGE, 4 Poèmes hindous
 - DEBUSSY, La Romance d'Ariel
 - DELIBES, Lakmé, « Viens, Malika » (Duo des fleurs)
 - STRAVINSKI, Le Rossignol, Chanson du Rossignol
 - THOMAS, Hamlet, « A vos jeux, mes amis »
 - BERLIOZ, La Mort d'Ophélie
 - MASSENET, Thaïs, « Celle qui vient est plus belle »
 - KOECHLIN, Le Voyage
 - DELIBES, Lakmé, « Tu m'as donné le plus doux rêve »
-

**CD coffret événement : SOLT
– CHICAGO (coffret DECCA) – I**

: 1971 – 1979

CD coffret événement : SOLTİ – CHICAGO (coffret DECCA). Sir Georg Solti à Chicago. **L'édition Decca SOLTİ / CHICAGO** – éditée pour les fêtes de fin d'année 2017-, dresse un tour d'horizon incontournable de ce que fut l'activité et l'œuvre du plus félin des chefs du XXè, Georg Solti à la tête du Chicago Symphony Orchestra, à partir de 1969. Hongrois naturalisé

britannique, le chef s'affirme ici en une suractivité à l'échelle planétaire : il confirme les affinités de la phalange avec le grand répertoire (germanique romantique), de Beethoven à Brahms, sans omettre Mahler : car Solti est un cerveau qui aime les étagements démultipliés auxquels il sait réserver une attention détaillée et précise d'une indiscutable beauté sonore.

CHICAGO, 1969 : les débuts d'une formidable épopée artistique et... discographique. L'époque de son arrivée est celle d'une « belle endormie », l'équivalent d'un meuble de prestige à peine exploité et qui n'était guère connu aux USA et dans le monde. Au mérite de Solti revient sa notoriété démultipliée, en partie grâce à une politique de tournées (surtout en Europe, en Asie et en Australie), événement dans l'histoire de la phalange américaine : avant Solti, le Chicago Symphony Orchestra (CSO) restait le seul orchestre parmi les Big 5 américains à ne pas avoir traverser l'océan... Une situation de repli et d'auto célébration, devenue stérile qui n'attendait que son pétulant nouveau directeur musical pour rayonner à travers le monde.

De fait, Solti rétablit la popularité des musiciens au sein de leur propre ville, produisant un sentiment de fierté jamais



éprouvé jusque là. On le sait : il suffit d'être connu et célébré abroad, pour connaître enfin les palmes de son propre pays... Les fans se pressent en masse au Concert hall comme les supporters se déplacent pour soutenir leur équipe de football.



Avant lui, le français **Jean Martinon**, directeur de 1963 à 1969 fixe à peine sa marque ; d'après Sir Georg, Martinon « n'aura pas laissé une empreinte significative » et Solti est satisfait plutôt de retrouver en réalité un niveau musical décidé avant Martinon par le légendaire Fritz Reiner. C'est à lui que se réfère le chef d'origine hongroise.

Sur ce terreau précédent, Solti cultive sa marque, imposant un rythme de répétitions, entre 1 à 5 séances avant chaque programme : s'il laisse courir l'orchestre lors de la première, les 3^e et 4, sont destinées aux reprises, aux détails... à tout ce qui caractérise sa précision et sa rythmique si particulières.



Le coffret DECCA inaugure cette odyssée discographique avec les premières bandes enregistrées dès mars 1970 et dédiées à Gustav Mahler (5^e inaugurale, suivie de la 6^e la même année et de la 7^e en 1971)... jusqu'au

dernier enregistrement de 1997, les trois Symphonies de Stravinsky (mars 1997), manifestes de la précision rythmique que le chef britannique sculpte avec l'énergie que l'on sait. Ainsi de 1970 à 1997, c'est presque trois décennies que Solti vit, approfondit, interroge avec « son » orchestre de Chicago dont il aura fait une phalange au retentissement artistique planétaire, ce grâce à un phénoménal appétit musical, incluant, symphonies, musiques concertantes, ballets et opéras... le contenu du coffret DECCA en témoigne généreusement.

Première décennie : 1970 – 1979



Les 5 premiers cd imposent immédiatement l'intuition malhérienne très détaillée, et d'une exceptionnelle transparence, liée aussi à une mise en place et une précision rythmique de premier plan : les Symphonies 5 (couplée avec le cycle de lieder Des Knaben Wunderhorn par Yvonne Minton d'après les poèmes de Brentano et von Arnim, mars 1970), puis 6 (couplée avec les Lieder eines fahrenden gesellen par Yvonne Minton également, avril 1970), enfin 7 (octobre 1971) et 8 (nécessitant un effectif impressionnant, réuni pour l'heure à Vienne en octobre 1972), complètent ce premier cycle d'enregistrements, réalisé aussi au moment en 1971 où l'orchestre part en tournée européenne (avec comme 2^e chef, Carlo Maria Giulini). Rien de moins.

Puis les cd 6 à 14 témoigne d'un second cycle monographique dédié à **Beethoven : les 5 Concertos pour piano** (Vladimir Ashkenazy, 1971 et 1972), puis les 9 Symphonies occupent l'orchestre de 1972 à 1975, avec bonus audio, tout un cd (15) d'entretiens réalisés à Londres au studio Decca en juin 1975, sur les défis de la réalisation des symphonies Beethovéniennes (raisons du cycle, les défis particuliers de l'Eroica, de la

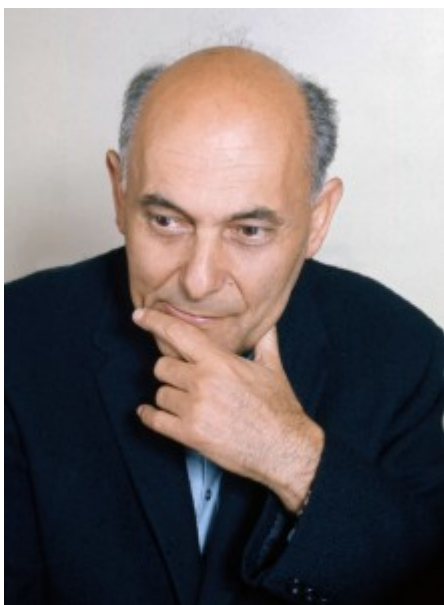
9è...).

On notera une première Fantastique de Berlioz, vive, affûtée, « félinisée » là encore (cd 16, mai 1972) ; Le chant de la terre de Mahler avec ses solistes familiers dont Yvonne Minton et René Kollo (mai 1972) ; le Sacre du printemps première version (mai 1974) ; les Symphonies de Tchaïkovski (cd22, n°5, mai 1975 / cd24, n°6 Pathétique, mai 1976).

Le premier opéra enregistré en 1976 est dédié à **Wagner : Le Vaisseau fantôme / Der fliegende Holländer** (Medinah Temple, Chicago, mai 1976), avec Norman Bailey dans le rôle-titre, l'excellent et profond Martti Talvela (Daland), Janis Martin (Senta), et ... René Kollo (Erik).

BEETHOVEN, suite. La fin des années 1970, est marquée par une très impressionnante **Missa Solemnis** réalisée en mai 1977, un an après le Vaisseau Fantôme : Lucia Popp, Yvonne Minton, Gwynne Howell assure le niveau ; Solti y atteint en gravité et recueillement Karajan, son grand rival ici.

Enfin après le cycle Beethoven, Solti questionne les symphonies de Brahms (1, 2, 3, 4, 1978 / 1979) ainsi que qu'Ein Deutsches Requiem opus 45 (avec sa chère Kiri Te Kanawa, mai 1978), emblématique d'une excellence vocale qui manque parfois de réelle profondeur.



Autres perles marquant la fin des années 1970 de l'ère Solti à Chicago : deux réalisations plutôt convaincantes : les sublimes **Pièces sacrées de Verdi / Quattro pezzi sacri** (avec le Chicago Symphony chorus, mais 1977 et 1978 – cd32) ; et achevant un premier cycle dédié à **Beethoven, Fidelio** enregistré là aussi dans la salle emblématique du Medinah Temple à Chicago, du 21 et 24 mai 1979 : avec Peter Hofmann (Florestan), la bouleversante Hildegard

Behrens (Leonore)... (cd 33 et 34). Concertos, symphonies,

opéras... aucun doute, la ligne artistique développée par Solti pour sa première décade à Chicago est équilibrée. Chauvin, on pourrait regretter la faible part des Français... Berlioz donc, mais aussi Debussy et Ravel, qui ne sont pas vraiment la tasse de thé du trépidant Solti (cd23 : Prélude à l'après midi d'un Faune, La Mer ; Boléro, mai 1976).

à suivre : COFFRET SOLTİ – CHICAGO / DECCA : II, les années 1980 – 1989...

LIRE aussi notre [présentation annonce du coffret SOLTİ – CHICAGO / DECCA – 108 cd](#)

Nouvelle

Norma

au

Metropolitan Opera New York

NEW YORK, Metropolitan. BELLINI : NORMA. 1-16 décembre 2017.

La Gaule à l'époque de l'occupation romaine... Après une première distribution éblouissante qui comptait Sondra Radvanovsky (première Norma Au Met dès 2013) et Joyce DiDonato en Adalgisa, la nouvelle production de Norma au Met poursuit sa carrière en décembre, occasion d'écouter dans les rôles respectivement Angela Meade et Jamie Barton, et surtout le Polione de **Joseph Calleja**. Le ténor maltais incarne le consul romain qui a eu des enfants de la druidesse Norma, mais la délaisse pour une plus jeune, Adalgisa. Pourtant au contact de Norma, de sa grandeur morale, le romain apprend la compassion et retrouve l'amour premier qu'il lui dédiait, décidant de mourir avec elle, en une fin d'action saisissante. Créée en 1831 sur la scène de la Scala de Milan, l'opéra de Bellini à peine trentenaire, affirme l'art du bel canto, comme l'un des plus difficiles, exigeant des solistes la maîtrise absolue du legato, de l'expressivité la plus subtile et nuancée, inféodant une technique virtuose pour que la pureté morale de Norma éblouisse la scène. Son sens du sacrifice, sa grandeur d'âme, son sens du renoncement, en font une héroïne admirable, vrai défi et sommet de l'art lyrique pour toute soprano belcantiste. Ainsi pour Maria Callas, grande interprète du rôle, Norma est une femme déterminée, féroce amoureuse romantique (comme en témoigne sa prière à la lune, sommet mélodique de l'ouvrage : le fameux air « Casta diva ») qui n'exprime pas facilement ses vrais sentiments... Mais quand il le faut, à la fin, la mère responsable et l'amoureuse trahie sait faire briller l'éclat de son âme, d'une indéniable grandeur... le personnage conçu par Bellini et son librettiste Felice Romano, ne cesse de fasciner par sa profondeur et son humanité.



New York Metropolitan Opera

NEW YORK, Metropolitan. BELLINI : NORMA. 1er-16 décembre 2017

Les 1er, 5, 8, 11 et 16 décembre 2017

BELLINI : NORMA

Livret de Felice Romani

Joseph Colaneri, direction

Sir David McVicar, mise en scène

[RESERVEZ VOTRE PLACE](#)